

## La Pensée inachevée de l'essai

Joseph Bonenfant

Volume 5, Number 1, avril 1972

L'essai

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500217ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500217ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bonenfant, J. (1972). La Pensée inachevée de l'essai. *Études littéraires*, 5(1), 15–21. <https://doi.org/10.7202/500217ar>

## LA PENSÉE INACHEVÉE DE L'ESSAI

joseph bonenfant

J'interromps la lecture du journal de Ramuz et j'en tire quelques notations pour amorcer une réflexion sur la forme de l'essai créée et pratiquée par Montaigne et qu'on pourrait appeler l'essai libre <sup>1</sup>. 24 juin 1910 : « L'inspiration : descente en soi-même ». 2 août 1912 : « Il n'y a qu'un ouvrage, c'est celui de soi-même ». 27 juillet 1908 : « L'amour du général, et le dégoût de l'abstrait. À concilier ces deux choses ». 24 août 1908 : « Je vois clairement mon instinct : faire de la poésie avec de l'analyse. Plus que jamais aujourd'hui je vois la puissance et la beauté des idées simples. Je ne me laisserai pas embrigader ». Aucune de ces phrases qu'on ne pourrait mettre en parallèle avec une pensée de Montaigne, par-delà les siècles. Dans l'un et l'autre cas, même prééminence de la personne de l'auteur sur l'idée abstraite, mêmes saillies de l'esprit instantané, même plaisir de la pensée vagabonde et ouverte. Mais le journal de Ramuz me livre une pensée plus fragmentée, une réflexion plus inachevée que les *Essais* de Montaigne. Le journal refuse les titres et les thèmes. Il faut remarquer les différences de circonstance qui entourent ces pensées. Montaigne met sa fantaisie à commenter les textes anciens, dépassant ainsi la tradition des florilèges, tandis que Ramuz relate ses pensées quotidiennes. La citation initiatrice ou corroboratrice chez le premier a la même fonction que la date chez le second : être l'objet, le lieu et la matière d'une pensée ; l'écrivain les marque de son empreinte personnelle et ainsi approfondit un moment du texte ou du temps. La pensée qui prend forme au cours de l'expérience de l'un ou de l'autre est elle-même un moment

<sup>1</sup> Libre, par opposition avec l'essai érudit ou systématique qui développe un argument et se veut persuasif. On trouvera des aperçus éclairants sur les différentes formes de l'essai dans *Elements of the Essay* de Scholes and Klaus, New York, Oxford University Press, 1969, ainsi que dans Robert Champigny, *Pour une esthétique de l'essai*, Paris, Lettres Modernes, Minard, 1967, « Situation », n° 15.

de réflexion contingente, liée à un instant de la lecture ou de la durée. Fragment du temps, l'instant est fugitif comme une pensée, elle-même fragment de la pensée. On ne saurait mieux que par ce rapprochement faire sentir le caractère fragmentaire de la pensée de l'essai, dans sa forme, dans sa substance et dans ses circonstances. Cet aspect typique du caractère inachevé de la pensée libre pose le problème de l'unité dans la diversité, de la totalité dans la fragmentation, de la continuité du sens tout le long des ruptures par lesquelles il lui convient de passer.

Dans sa méditation écrite, l'essayiste prend toujours, à des degrés divers, le dessein de se peindre. Il propose sa propre contingence comme point de départ, sa propre diversité comme inspiration et son acte d'écrire comme l'acte premier de la pensée. Mais comme cela n'est pas facile ! Toute pensée tend à s'établir habituellement à un niveau de généralité qui puisse lui conférer un caractère universel. Alors le mouvement des idées se contraint d'avance dans un ordre systématique et ne rejette pas le recours à l'abstraction. C'est ce qu'on trouve dans les pensées philosophiques traditionnelles, justement appelées systématiques. L'habileté consiste à éliminer tout ce qui relève du particulier et surtout des circonstances de temps, d'espace et de personne. L'unité d'un sujet peut ainsi être démontrée grâce à l'enchaînement des idées et à leur progression linéaire, et même devenir une entreprise fascinante. Cette activité abstraite, il faut en convenir, est capable de révéler des aspects importants de ce qu'on appelle généralement la vérité. Les contingences se présentent décantées de leurs aspects momentanés et grossiers et offrent ainsi prise à l'intelligibilité. Autrement dit, un discours philosophique sur les passions peut valoir pour tous les hommes, par son tour abstrait et ses qualités universelles, et ne pas être inutile. Signalons la prétention au didactisme inhérente à ce genre de discours démonstratif et qui est sa seule justification. La vérité s'impose par son ampleur, sa hauteur et sa pureté. Elle émane d'un discours qui élimine celui qui le fait. N'est-il pas forcé que dans une large mesure elle reste, par un juste retour des choses, indifférente à celui qui le reçoit ? Le même est dans le même, pourrait-on dire. Et tous les goûts ne sont-ils pas dans la nature ?

En créant le genre de l'essai, Montaigne a inversé la valeur abstraite de la vérité. Il a, en pratique et volontairement,

parlé de lui-même et des choses en se mettant au centre de ses écrits. Il n'a pas seulement écrit ce qu'il pensait de tout. C'est avec lui qu'on peut affirmer qu'écrire est devenu le moyen et l'acte de la pensée. Il s'est vu sans ambages contingent et divers, et il n'a eu de cesse d'embrasser sa « condition basse », quitte à n'y rien trouver d'universel. Il s'est donné lui-même en pensée et en écriture, il a proposé son propre désordre, ses propres inconstances et ses propres mutations, insoucieux de l'imperfection de son image. Les *Essais* sont une tentative d'achèvement personnel. Montaigne se prend comme sujet de connaissance ; il cherche le moyen concret de la sagesse.

La pensée rationnelle a toujours beau jeu devant la subjectivité puisqu'elle en disserte à partir des principes de l'objectivisme même qu'elle professe. Elle a peut-être une notion juste du jugement concret, mais elle préfère le jugement abstrait. Comment l'idéalisme jugerait-il le comportement humain ? On connaît la position de Montaigne : « À quoi faire ces pointes élevées de la philosophie sur lesquelles aucun être humain ne se peut rasseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et notre force ? » La modestie est la première qualité de Montaigne. Il écrit encore : « Nous ne pouvons être tenus au delà de nos forces et de nos moyens ». C'est une modestie lucide. C'est la clairvoyance de Montaigne qui lui donne le sentiment de ses propres forces, le sens de la mesure et la révélation de ses capacités. Il donne un tour de généralisation à ces deux phrases, mais il s'agit bien de lui. Nous le reconnaissons toujours comme sujet, soit de la phrase, soit de la pensée. Si ces affirmations peuvent laisser sous-entendre la vanité, il tempère cette audace dans une autre phrase générale : « C'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme ». La prétention, ou la fausse modestie, serait justement ici de mettre le « je » personnel au lieu de « l'homme » impersonnel. Ce n'est point là désabusement, mais constat exact du sentiment de soi-même. On montrerait facilement que l'objectivité de Montaigne n'est pas de l'ordre de l'idée, mais de celui de la généralisation propre à l'affirmation sentencieuse. C'est une question de style. « Les pointes élevées de la philosophie » renvoient-elles, dans son idée, à l'idéalisme ? Rien n'est moins certain. Mais il reste qu'il n'aime pas les mots abstraits. Il se méfie de la connaissance théorique, satirise les systèmes philosophiques

et leur cohue tout au long de l'histoire de la pensée. Il limite donc les prétentions de la connaissance et la ramène volontiers sur un terrain d'observation et de vérification ; il s'essaie à la connaissance de lui-même sans impatience ni prétention, sans jamais perdre de vue la réalité de ses passions et de ses humeurs. Il se méfie aussi de la raison et de ses fausses raisons. Il s'analyse mais encore plus il s'imagine. Pourtant, tous en conviennent, son entreprise en est une de sagesse. Connaissance et sagesse sont pour lui des voies empiriques ; elles ne sont pas un but mais une démarche ; pas un idéal mais un point de départ. Le jugement concret, forcément subjectif, se satisfait du limité et du contingent.

Pour revenir au caractère fragmentaire de l'essai, qu'on retrouve aussi dans le journal et dans la lettre, est-il besoin de préciser qu'on n'a pas à regretter qu'il en soit ainsi. Il ne faut pas voir dans l'inachevé d'une réflexion un manque de perfection ni dans le fragmentaire un synonyme du tronqué. On inférerait alors une qualité ou une intégrité de la connaissance impossibles, mais seulement souhaitables. De la même manière on ne saurait faire la somme de mille vérités partielles pour corriger le défaut de chacune par son emboîtement dans tout l'ensemble. Le problème que je soulève ici présente deux aspects. Dans son envers, l'inachevé se rapporte au temps. La source de la fragmentation du savoir est que tout ce qu'on dit a le caractère fugitif de l'instant. Que ce caractère soit également fragile et unique fait comprendre que la connaissance concrète a toujours besoin d'assurer sa position dans l'expérience et que le chatolement de son expression, concrète elle aussi, a besoin d'être mis à l'épreuve, sinon il est vain reflet de l'instant passager. Dans son endroit, ce problème est celui même de l'écriture. Écrire, dit-on, c'est penser. Il faut ajouter : c'est penser dans l'instant. Si la pensée est circulaire, l'écriture est toujours linéaire. On dit parfois que l'interview révèle vraiment ce que pense quelqu'un. La simple parole transposée en écriture reste de la parole : elle reflète une pensée louvoyante et répétitive. Seule l'écriture permet le choix et la vraie pensée. Par l'écriture la pensée a le temps de réfléchir, de diviser et de lier, de s'organiser. Elle se déploie sur une ligne d'instant qui s'unissent dans une phrase temporelle et toutes les possibilités du sens viennent de là.

Écrire revient à donner du sens à des instants qui par eux-mêmes n'en ont pas, c'est lier des fragments qui se précipitent de façon incohérente dans une durée aveugle. L'écriture est le lieu de l'attente du sens et ce qui a lieu dans cette attente, c'est une pensée. Regretter qu'une pensée soit fragmentaire, c'est déplorer que tout ne s'écrive pas en même temps, que tout le sens ne jaillisse pas tout d'un seul coup. C'est l'essai qui permet de retrouver ces notions fondamentales. Il est de la nature même de l'essai de se mouvoir dans l'inachevé. Mais il n'est aucun genre littéraire qui soit sans rapport, en vertu de l'acte instantané d'écrire, avec l'ébauche et la formation d'une pensée. Combien de maximes ne pourrait-on tirer des œuvres dramatiques, romanesques, poétiques ? E. Lablénie a fait un *Montaigne auteur de maximes*<sup>2</sup>. Entreprise facile. On pourrait en faire autant à partir de l'œuvre de Racine, de Flaubert, d'Aragon. Avec tous les écrivains qui comptent. La première raison en est certes que l'écrivain cherche à généraliser les vérités qu'il trouve et à leur donner un tour sentencieux qui soit à la fois une condensation du sens et un dégagement des circonstances. Mais comment nier que surtout ces vérités générales soient les témoins de la riche fécondité de l'instant créateur, la récompense que l'écriture donne à l'attente patiente ? Primesautières, sincères, parfois fantasques, ces vérités momentanées ne s'offrent-elles pas avec l'évidence de la certitude ? Fragmentaires, elles le sont comme l'instant ; inachevées, elles se donnent pour ce qu'elles valent. Mais, autant que lui, elles sont vives, surprenantes. Elles sont riches dans leurs contradictions mêmes. Elles jaillissent d'une spontanéité, attentive ou nonchalante, qui peut donner l'effet du désordre. Le problème du désordre de la pensée découle naturellement de ses aspects fragmentaires.

La critique a toujours eu tendance à chercher dans les *Essais* de Montaigne un ordre enfoui sous le désordre. D'où l'abondance des études thématiques. Mais cela ne change rien ; chacun des essais de Montaigne est thématique. Il donne un titre à chacun de ses textes. Il avoue cependant que le sujet traité ne correspond pas toujours au titre. Et même s'il y correspondait parfaitement, le problème resterait entier. Le titre aide le lecteur à mieux lire, à suivre les « sauts et

<sup>2</sup> Paris, SEDES, 1968.

gambades » d'une pensée vagabonde. Refuse-t-on cette liberté d'allure quand on cherche, par le moyen du thème, à saisir l'unité profonde, l'ordre caché ? On oublie surtout les lois propres d'une écriture, les procédés de l'association et le surgissement des images. À défaut de trouver cet ordre, on déplore le manque d'intelligibilité globale. Montaigne a choisi délibérément la diversité évanescence de son être et des choses justement pour fonder le discours coutumier des hommes, apparemment incohérent. Il traite avec autant de sérieux du principal et de l'accessoire. Il suit avec une fidélité amusée le processus de sa pensée, ne dissociant pas son sujet des circonstances qui l'ont amené à en parler. Il s'amuse à se regarder penser ; il se laisse émouvoir par le mouvement de sa main qui écrit. Il ne fait rien pour remédier à ce désordre ; il l'accroît même en l'indiquant et il l'entérine comme une preuve du succès de son intention. Il préfère un désordre vrai à un faux ordre qui naîtrait d'une « ordonnance logicienne ». Il ne se soucie pas de définir le sens d'un écrit, ne croyant pas qu'un sens puisse être définitif. Il se contente de le poursuivre librement, quitte à ne pas le trouver, sans contention ni ordre prémédité.

Ainsi son texte garde toujours une forme ouverte qui se prête aux additions et qui ne laisse jamais l'impression de se fermer sur lui-même. Aucun danger avec lui de ce qu'on pourrait appeler une totalité close, sujette à interprétation. C'est un texte sans résumé possible, comme toute grande œuvre de création, sans centre fixe, où à la fin l'auteur brandirait, après de longs détours et toutes les affres du style régulier et de la composition rigoureuse, l'idée d'où il était parti et autour de laquelle il a tourné. Jamais Montaigne ne sacrifie au souci de l'unité par le recours à cette totalité circulaire et à un ordre réglé d'avance. Il faut, selon l'expression de Jean-Yves Pouilloux, que la lecture de Montaigne « constitue le désordre du texte comme son objet » et « comme élément d'une production littéraire et philosophique<sup>3</sup> ». Il faut aller jusque-là pour saisir l'originalité de la forme pratiquée par Montaigne et par tous ceux, à sa suite, qui l'ont prise pour modèle, mais sans jamais la dépasser. Que serait

<sup>3</sup> J.-Y. Pouilloux, *Lire les « essais » de Montaigne*, Paris, François Maspero, 1969, p. 41 et 60. Lire cette excellente étude qui apporte du nouveau après celles, plus volumineuses, de P. Villey, M. Butor, E. Lablénie, M. Baraz et Hugo Friedrich.

d'ailleurs une pensée ordonnée et contrainte qui prétendrait être toujours à l'affût des choses et exprimer le regard instantané sur soi et sur le monde ? Ce serait une contradiction dans les termes. Une telle pensée se refermerait sur son propre fonctionnement et se complairait dans les rigueurs d'une forme qu'elle trouverait définitive. Or Montaigne n'a jamais reculé devant le désordre avoué de ses textes en les enrichissant, ou en les bigarrant, d'additions impénitentes.

Ces ajouts sont à la fois l'acceptation du désordre et le maintien de l'inachevé. L'essentiel ne change pas, la substance reste la même, mais la forme déploie d'autres arabesques. Simple souci de style ? Si l'on veut. C'est déjà louable. Mais le désordre reste inchangé, la pensée ne répudie jamais son vagabondage curieux. Les ajouts reflètent des instants qui s'enchaînent à des instants antérieurs. L'écriture de la pensée suit la ligne capricieuse des instants successifs, retrouvés par-delà les années. Il y a là la conscience d'une insuffisance et comme la certitude que les remaniements, possibles une et deux fois, cesseront un jour de l'être. L'activité correctrice est l'aveu même du manque radical de temps. Comme la pensée, l'instant cessera un jour de sugir spontanément. La mort scellera le désordre des pensées qui appartiennent à des moments fugitifs, mais étincelants à jamais, jamais perdus, toujours retrouvés dans la deuxième pensée de la lecture, dans les mille pensées nouvelles de la lecture toujours inachevée de Montaigne.

*Université de Sherbrooke*

